

Gaz et pétrole

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Gaz et pétrole.

Il y a de cela trente et un ans. La ville de Lausanne, qui conservait encore par-ci par-là ses habits du moyen-âge, n'avait point l'aspect qu'elle présente aujourd'hui. Des restes de murs d'enceinte et des créneaux, des maisons aux lourdes toitures, des rues étroites, privées d'air et de soleil, des impasses infectes, telle était encore cette cité à l'époque dont nous parlons. Le Grand Pont et la Route Neuve étaient à peine achevés ; la rue Haldimand n'existait pas ; et à l'endroit où se trouve actuellement le rue Centrale, coulait le Flon, dont les eaux boueuses allaient se perdre dans les gorges de Sebeillon, après avoir fait tourner quelques vieux moulins. L'avenue du Théâtre, l'avenue de Rumine n'avaient pas encore remplacé les prés de Georgeite et les fumiers de la ville ; la gare et les belles villas qui l'avoisinent n'ornaient point ce quartier, car ce n'est qu'en mai 1855 que commença le service du chemin de fer de l'Ouest-Suisse, entre Bussigny et Yverdon.

Nos rues mal éclairées par de rares lampions hissés au coin des maisons au moyen de poulies, inspirèrent à quelques citoyens dévoués l'idée d'introduire à Lausanne l'éclairage par le gaz. On cite tout particulièrement MM. Levrat et Eberlé. Une société se constitua pour tenter l'entreprise, et, le samedi 22 janvier 1848, on vit le Bazar vaudois, qui était encore au Chemin-Neuf, éclairé par une vingtaine de becs d'espèces différentes, qui attirèrent la visite d'une foule de curieux. La place de la Palud fut éclairée au gaz quelques jours après, et les rues de la ville ne tardèrent pas à être dotées de nouveaux réverbères.

La Société eut à lutter pendant plusieurs années contre des difficultés de tout genre, qui firent douter un moment de l'avenir de l'entreprise. Mais la population lui prêtant son appui, le gaz fut adopté dans les divers établissements publics et les magasins ; les actions se prirent et montèrent avec une rapidité telle qu'on vit approcher le moment où l'on ne pourrait plus distinguer le capital de l'intérêt.

C'était l'âge d'or de la Compagnie ; chacun admirait cette flamme sans mèche qui s'étalait aux yeux sous la forme d'un papillon ; chacun voulait en jouir et partout s'installaient des appareils à

l'arrangement desquels on mettait de jour en jour plus de coquetterie. D'une simple branche recourbée, on passa à la lyre, de la lyre au bec rond avec tube et capuchon, du capuchon au lustre à globes dépolis et à cloches de porcelaine opaque. Le public pris d'un véritable engouement pour l'éclairage au gaz, payait sans se plaindre et payait très cher ; mais c'était nouveau, c'était beau et l'on ne calculait pas.

Les actions jouissaient donc d'une santé parfaite ; mais leur embonpoint allant toujours croissant, on craignit un instant qu'il ne leur arrivât comme à la grenouille de la fable qui voulait se faire bœuf. Il n'en fut rien ; plus prudentes, elles ne crevèrent pas, elles se dédoublèrent. Malgré cette mesure qui, pour la bonne façon, donnait à ces actions une apparence de modestie, elles revinrent, au bout de peu d'années, à un taux aussi élevé qu'auparavant, versant ainsi la fortune à pleines mains aux heureux mortels qui les possédaient dès l'origine.

On se demanda s'il fallait redédoubler !

Aussi quelle satisfaction chez l'actionnaire ! Chaque bec lançant joyeusement sa flamme au vent, était pour lui la vie, le sang généreux et chaud qui circulait dans son rentier ; chaque sifflement de ce bec sous la pression d'Ouchy, — quelquefois trop forte pour le consommateur, — une musique ravissante, un chant trois fois mélodieux.

Mais toute chose a son terme. Et qu'il me soit permis de reprendre ici une comparaison déjà faite par un confrère : « On voit ordinairement la vache livrer son lait sans hésitation, toujours douce et résignée ; mais si l'on en abuse et qu'on veuille lui demander plus qu'elle ne peut donner en lui pressant le pis outre mesure, alors elle se révolte et commence par gratifier d'un coup de queue celui qui la trait ; puis elle en donne un second, un troisième, et si cela ne suffit pas, elle écarte l'important d'un vigoureux coup de pied. »

C'est ainsi que le Lausannois a pendant longtemps payé largement son tribut à la Société du gaz ; mais lorsqu'il vit que ses plaintes n'étaient pas écoutées au sujet du prix par trop élevé de la marchandise, et qu'on ne voulait pas lui faire les concessions désirées, il s'arma de la mitrailleuse.

Le mouvement fut calme, modéré, digne d'un peuple libre.

Un beau soir, on vit le café du Raisin s'éclairer au pétrole ; quelques voisins suivirent, tous enchantés du nouveau système. Le café du Grand-Pont voulut en tâter, et commença par trois lampes mitrailleuses adaptées sur un lustre où fut jadis le gaz.

Chose étonnante, le patron remarqua que ses clients se groupaient de préférence à cet endroit, y lisaient les journaux avec délices, et enfin que la consommation semblait augmenter sous l'influence de cette agréable lumière. On comprend qu'il n'en fallait pas davantage pour engager M. Kamm à placer un second lustre à pétrole. — Ce second lustre est placé, un troisième le sera incessamment et ainsi de suite.

La mitrailleuse s'implanta dès lors partout, à la grande satisfaction de nos lampistes, qui font des affaires brillantes. On la trouve maintenant dans la plupart des cafés de Lausanne, dans beaucoup de magasins et même à l'Hôtel de Beau-Rivage.

Il paraît que Messieurs les actionnaires se sont quelque peu émus de la situation. Mais lorsqu'on tient quelque chose, et surtout quelque chose d'aussi précieux que les titres dont nous venons de parler, on le lâche difficilement. Aussi l'un d'eux se serait empressé de dire en parlant des partisans du pétrole : « Laissez-les faire ; ce sont des brebis égarées qui ne tarderont pas à revenir à nous. »

Eh bien, nous nous permettrons de douter d'un pareil raisonnement. La brebis qui trouve ailleurs meilleure pâture, herbe fraîche et tendre ne revient guère au bercail. L'enfant prodigue, lui, peut revenir, il est vrai, mais l'enfant qui économise ?..... qu'en pensez-vous ?... L. M.

L'amour en Amérique.

On connaît la signification du mot *flirtation*, cette conversation intime qui tient le milieu entre une conversation purement amicale et une conversation galante et passionnée. La flirtation que les Américains prononcent *fleurteichonn*, est évidemment née de deux principes contradictoires : le désir pour les femmes de plaire aux hommes et la crainte pour les hommes de succomber aux séductions des femmes. De là l'extrême coquetterie des unes et la froide réserve des autres.

La femme apparaît aux Américains comme une menace pour les cœurs trop sensibles. Ce n'est pas la brebis qui a peur du loup, là-bas ; c'est le loup qui craint la brebis. Aussi, laissez faire les Américaines ; leur expérience, jointe à la protection des lois, les défendra suffisamment contre tout danger de flirtation. N'ayez aucun souci de ces *a parte* entre jeune homme et jeune fille qu'on remarque partout, dans les salons, au théâtre, au bal, et ailleurs. Ces don Juan que la peur talonne sont souvent plus innocents qu'on ne croit, et jouent à l'amour à peu près comme les enfants font la petite guerre avec des sabres de bois et des pistolets de paille.

Que si l'un des flirteurs tremble de céder à l'attrait du sentiment, ce n'est jamais *elle*, c'est toujours *lui*. Aussi quelle confiance parfaite illumine les charmantes figures des *young ladies*, et combien ne faut-il pas admirer ces grandes écolières de 15 et même de 18 ans, qui, en grande toilette, des livres sous le bras, s'en vont par les rues, regardant les hommes avec affectation, leur riant bruyamment sous le nez, pour les forcer à baisser les yeux !

Souvent les écolières sont fiancées ou bien tout simplement elles ont un ou plusieurs adorateurs. Rien n'est plus amusant alors que de voir, comme on dit en anglais, les *beaux* de ces demoiselles les *épauler* pour flirter de plus près. En Amérique, un mari ou un fiancé a seul le droit de donner le bras à sa femme ou à sa fiancée. Quand un homme désire accompagner une demoiselle dans un lieu public, il marche à ses côtés sans jamais lui offrir le bras ; mais il l'épaulé volontiers, ce qui est parfaitement reçu.

Voici comment on épaulé une demoiselle en Amérique ; le cavalier arrondit le bras et le consolide ensuite sur l'épaule de la demoiselle en la poussant légèrement devant lui. Il élude ainsi les rigueurs de l'étiquette. Autrefois, les Américains accompagnaient les dames dans la rue en les tenant par le coude. L'épaulé est un progrès ; mais ce progrès commence à être dédaigné dans les grandes villes par la société qui se pique de donner le bon ton, et il n'y a plus guère que la société moyenne qui continue d'escorter ainsi les demoiselles à la promenade, en les épaulant.

M. Oscar Comettant, à qui nous empruntons ces détails, termine son chapitre sur l'amour en Amérique par un compliment adressé à la langue anglaise pour la distinction qu'elle a su établir entre aimer quelqu'un et aimer quelque chose. Les Anglais ont deux verbes aimer : *to love*, pour les êtres animés, et *to like* pour les choses inanimées. Ainsi, on ne dit pas en anglais, comme en français, *j'aime* cette femme et *j'aime* la côtelette ; *j'aime* mon père et *j'aime* les pommes cuites ; *j'aime* Dieu et *j'aime* le petit salé. Les mots heureusement choisis sont à la pensée ce que la parure et les fleurs sont aux femmes : les uns font ressortir la délicatesse des sentiments exprimés ; les autres ajoutent à la beauté naturelle en développant les grâces du corps.

Nous ne saurions déduire du fait que Montbenon a été désigné par la grande majorité du Conseil communal, pour la construction du Palais de justice, que la population de Lausanne n'apprécie pas tous les mérites de cette superbe promenade ; et nous ne croyons pas nous tromper en disant que la plupart de ceux qui ont voté ce choix l'ont fait dans l'espoir que le palais y serait disposé de façon à ne pas sacrifier complètement Montbenon comme *place*. Les diverses études qui se font maintenant semblent assez confirmer cette opinion. On comprendra dès lors, malgré ce qui a été dit pré-